

les avaient été faites dans toutes les maisons dans le but de découvrir quelques vivres, mais sans résultat. La position devenait de plus en plus critique. Nos malades et nos blessés, dans les hôpitaux, manquaient de nourriture; beaucoup de médicaments faisaient également défaut; la mortalité augmentait chaque jour. Nos soldats se décourageaient et la désertion commençait dans nos rangs; on comptait déjà une moyenne de 15 à 20 hommes par jour passant à l'ennemi.

Le 13, il fut décidé par l'Empereur que le général Mejia ferait un appel à la population, que les volontaires qui y répondraient seraient armés pour garder les tranchées et que la troupe ferait une sortie sur l'ennemi afin de rompre le siège.

Le 14, eut lieu la réunion d'un conseil de guerre composé de l'Empereur, des généraux Miramon, Mejia, Castillo et Mendez et du colonel Miguel Lopez, major-général des tranchées commandant la brigade de réserve et la ligne de la Cruz. Dans ce conseil, il avait été décidé que, le 15 à 4 heures du matin, les troupes sortiraient de la ville, se dirigeant sur les guaritas de Mexico et de Celaya et sur le Cimatario; que, dans le cas où l'ennemi ne résisterait pas à l'attaque, on le poursuivrait, et que, dans le cas contraire, les troupes impériales marcheraient sur Mexico ou se retireraient dans la Sierra.

Le 14, au soir, les ordres avaient été donnés, nos troupes étaient prêtes pour l'attaque.

Le général Mendez devait prendre avec lui le déta-

chement de gendarmerie et quelques hommes de cavalerie afin de former une escorte particulière pour protéger la sortie de l'Empereur, en forçant la ligne ennemie. Le général Mendez m'avait donné l'ordre de me joindre à lui et m'avait ordonné de monter le 15, à 3 heures du matin, au poste de la Cruz, afin de voir le colonel Lopez, pour lui demander le lieu où l'escorte devait se joindre à l'Empereur. Je fis selon les ordres que j'avais reçus; je trouvai le colonel Lopez sur la place de la Cruz; lui ayant rendu compte de ma mission, il me répondit: « Vous pouvez aller dormir tranquille, et dites au général que la sortie n'a pas lieu « aujourd'hui, qu'elle est ajournée à demain ». Je me rendis près du général, qui parut fort étonné en apprenant que l'attaque n'avait pas lieu, puis j'allai au quartier de la gendarmerie donner l'ordre de desseller les chevaux.

Les motifs qui ont empêché l'attaque d'avoir lieu le 15 sont ceux-ci: le 14, au soir, le colonel Lopez se rendit près de l'Empereur où se trouvaient réunis les généraux Miramon et Mejia; il se présenta disant que l'attaque était impossible pour le 15, attendu que toutes les armes n'avaient pu être distribuées aux volontaires et que cette distribution ne pourrait être terminée que le lendemain; que, de plus, un officier de l'armée libérale venant de l'ennemi assurait que les assiégeants devaient évacuer le lendemain matin. Cet officier, d'origine belge, fut amené devant l'Empereur et affirma que l'évacuation devait en effet avoir lieu.

Il fut alors décidé par l'Empereur que l'atta-

serait remise au 16, si l'ennemi n'avait pas abandonné. Le général Mejia insista cependant près de l'Empereur pour qu'elle ait lieu le 15, comme il avait été décidé la première fois. S. M. refusa.

Après avoir été rendre compte de ma mission au général Mendez, je rentrai chez moi à 4 heures du matin et me couchai afin de me reposer un instant. A 5 heures et demie, mon ordonnance entra dans ma chambre, me criant : « Levez-vous, mon capitaine, « l'ennemi est dans la place : la Cruz a été livrée ». Je me refusai à le croire, mais, entendant tirer, je me levai et donnai l'ordre de seller mon cheval ; pendant ce temps, je me rendis sur la place San-Francisco, distante de chez moi d'environ 300 mètres : je vis de suite qu'elle était occupée par des troupes républicaines ainsi que la tour de l'église. Quelques coups de fusil furent dirigés sur moi. Je me rendis en toute hâte chez moi, je montai à cheval, et, suivi de mon ordonnance, je me dirigeai par les rues détournées au Cerro de las Campanas, où je pensais trouver l'Empereur et des troupes. J'y arrivai en même temps que S. M., qui était accompagnée des généraux Mejia et Castillo, du prince de Salm-Salm et du 4^e de cavalerie. Nous nous arrêtâmes au haut du cerro, ne connaissant encore rien de ce qui s'était passé dans l'intérieur de la ville. Un instant après, arriva le régiment des dragons de l'Impératrice, commandé par le colonel Gonzalez. L'Empereur lui demanda alors s'il avait vu le général Miramon : il lui répondit qu'il venait d'être blessé en cherchant à réunir de nos troupes et

qu'il était entré dans une maison. Pendant ce temps, la ligne ennemie se resserrait du côté du cerro, toutes les batteries faisaient feu sur nous, une seule route restait encore à peu près libre. Mais l'Empereur refusa de partir, disant qu'il restait, dans la crainte que les officiers qui étaient déjà prisonniers soient fusillés.

Nous demeurâmes encore dans cette anxiété environ une demi-heure. Alors, voyant que tout était perdu, l'Empereur s'adressa au général Mejia, lui demandant si l'on pouvait toujours tenter un passage pour gagner la Sierra. Mejia, après avoir examiné scrupuleusement toute la ligne ennemie, lui dit : « Sire, sortir est impossible ; mais si vous l'ordonnez « nous marcherons, je suis prêt à mourir ».

L'Empereur, prenant la parole en français, se tourna vers les 25 ou 30 officiers français réunis autour de lui. « Merci, Messieurs. Je vois avec plaisir que parmi « vous il y a de nobles cœurs ; car aux derniers moments vous ne m'avez pas abandonné et vous êtes « tous réunis à moi et m'êtes restés fidèles ; j'avais « juré de ne jamais capituler, mais aujourd'hui j'y « suis forcé afin de pouvoir vous sauver. »

S'adressant de nouveau à Mejia, il lui donna l'ordre d'envoyer parlementer, pour demander à l'ennemi les conditions qu'il imposait pour notre reddition. Une demi-heure après, nous nous rendions à discrétion. L'Empereur demanda seulement la vie sauve pour ses officiers, disant que lui seul était responsable et payerait de sa personne si une seule goutte de sang devait être versée.

A la prise, les troupes impériales étaient fortes de 7 000 hommes et les troupes républicaines de 41 000 hommes. Ce chiffre a été constaté par les listes de revue du 1^{er} mai.

Le général Riva Palacio fut désigné pour venir prendre l'Empereur et ceux des officiers qui l'accompagnaient. Nous fûmes conduits à la Cruz; l'Empereur et les généraux furent mis dans une salle, et les autres officiers dans l'église du couvent.

Là, nous eûmes connaissance de la manière dont l'ennemi était entré à la Cruz.

M. Albert Hans, sous-lieutenant d'artillerie, commandait une pièce dans l'intérieur du cimetière de la Cruz. Le colonel Lopez vint lui donner l'ordre de faire retirer sa pièce de l'embrasure, il lui fit ensuite diriger la bouche dans la direction de la Cruz, puis il lui dit qu'un bataillon de l'ennemi était derrière et attendait que le passage fût ouvert pour entrer, car il venait se rendre avec ses armes. Une fois la pièce retirée, les bataillons de *los Supremos-Poderes*, commandés par le général Velez, entrèrent et firent immédiatement prisonniers tous les officiers qui se trouvaient à leur portée et entrèrent immédiatement dans l'intérieur du couvent. Ces bataillons furent immédiatement suivis par d'autres troupes, qui furent placées par le colonel Lopez aux tranchées de la Cruz et jusqu'à la place San-Francisco. Lorsque l'Empereur fut prévenu que la Cruz était occupée par l'ennemi, il sortit de sa chambre, accompagné du général Castillo, mais les sentinelles lui barrèrent le passage; survint

alors le colonel libéral Rincon Gallardo, qui donna l'ordre de les laisser passer, disant : « Je connais ces « messieurs, ils ne sont pas militaires, ils peuvent « sortir ». Il les accompagna lui-même jusque de l'autre côté du couvent. En descendant la rue de la Cruz, l'Empereur rencontra le colonel Lopez, qui courait à cheval; il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau. Lopez lui répondit : « Sire, cachez-vous, nous « sommes perdus; je vais voir ce qu'il y a et si je puis « réunir quelques hommes pour nous sauver ».

Une fois enfermés à la Cruz, nous apprîmes par les officiers de l'armée libérale que, depuis plus de 15 jours, le colonel Lopez était en correspondance avec le général en chef Mariano Escobedo, que ce dernier avait plusieurs fois reçu l'ordre, du Président de la République, d'abandonner Queretaro, mais qu'il ne l'avait pas fait parce qu'il était en train de traiter avec le colonel Lopez pour l'achat de la place.

Nous étions environ 600 officiers prisonniers, parmi lesquels nous étions 61 Français.

A minuit, on vint nous annoncer que, par ordre du Président, seraient passés par les armes, le lendemain matin, depuis l'Empereur jusqu'au grade de capitaine inclusivement et tous les officiers étrangers. Le général Escobedo envoya une supplique au Président à San-Luis Potosi, demandant une commutation de peine. 5 jours après, nous apprîmes que nous étions condamnés à deux ans de travaux forcés.

Le 18 mai, à minuit, le général Ramon Mendez fut arrêté et exécuté le 19, à 8 heures du matin.

Le 9 juin, on forma différents détachements des officiers prisonniers pour être conduits sur différents points de l'intérieur. Les lieutenants et sous-lieutenants étrangers furent envoyés à San-Luis Potosi.

Je fis partie d'un détachement de 50 capitaines (dont 6 français) envoyés à Zacatécas, où nous arrivâmes le 23; nous fûmes enfermés à la prison avec les criminels et mis à la chaîne. Nous étions confondus avec les bandits. Nous adressâmes une pétition au Gouverneur de l'État (le général Anza), lui demandant de vouloir bien prendre en considération notre position de prisonniers de guerre, le priant de nous accorder un couvent ou une caserne pour prison, promettant de ne pas tenter de nous évader. Enfin, 5 jours après, nous quittâmes nos chaînes et la prison, et fûmes incarcérés dans une caserne, sous la garde d'un bataillon d'infanterie.

Pendant tout le temps qu'a duré notre détention, c'est-à-dire du 15 mai au 13 décembre, le gouvernement ne nous a donné absolument rien, ni solde, ni vivres. Messieurs les négociants français de Zacatecas sont seuls venus à notre secours pour nous nourrir et nous vêtir. Lorsque, le 13 décembre 1867, nous fûmes mis en liberté, le gouvernement nous donna l'ordre de quitter le territoire, et le gouverneur nous obligea à quitter Zacatécas le lendemain matin. Nous reçûmes des Français de l'argent pour notre route. Nous nous présentâmes au gouverneur de San-Luis Potosi, qui devait nous indiquer le port sur lequel nous devons nous diriger. Je fus envoyé à Matamoros. Je partis de

San Luis avec un convoi de marchandises. Je me présentai le 17 janvier 1868 au gouverneur de Matamoros, qui me remit un passeport. Je passai à Brownsville (Texas), où les Français me donnèrent des secours pour payer mon passage jusqu'à Galveston, où je trouvai M. Fauconnet, vice-consul de France, qui me donna le passage et une lettre pour M. Godaux, consul général de France à la Nouvelle-Orléans. J'obtins alors les secours du Consulat, et m'embarquai le 13 mars. En arrivant à la Havane, étant malade, je fus mis à terre. Je me présentai à M. le consul de France, qui me fit embarquer le 19 avril, à bord du courrier français qui me ramena en France.

SCHMIDT,

Ex-capitaine trésorier
du 1^{er} bataillon de ligne de l'Empereur,
sergent-major au 1^{er} régiment de zouaves.

On voit que le narrateur ne met point en doute la trahison du colonel Lopez; c'est du reste l'opinion de tous ceux qui ont été acteurs dans ce drame¹. Néanmoins, à diverses reprises, des tentatives de réhabilitation ont été faites en faveur du colonel des dragons de l'Impératrice, et, récemment encore, le *Journal officiel* de Mexico publiait un long rapport du général Escobedo au Président de la République, destiné à

1. Consulter à ce propos le livre fort intéressant et rempli de détails de M. Albert Hans : *Querétaro, souvenirs d'un officier de l'Empereur Maximilien*.

prouver que la présence trop réelle de Lopez dans le camp ennemi, quelques heures avant l'entrée par surprise des Juaristes dans Queretaro, s'expliquait par une mission secrète imposée par l'Empereur lui-même.

On comprend tout l'intérêt qu'a Escobedo à paraître avoir triomphé de la résistance des impériaux par d'autres moyens que la trahison : aussi ses affirmations sont-elles *à priori* fort suspectes. La lecture du rapport entier n'est pas pour détruire cette impression première ; et, véritablement, tout ce qui y est dit en faveur de Lopez se heurte à des objections tellement fortes que ce serait faire bien de l'honneur à l'un et à l'autre que de discuter longuement de pareilles allégations.

D'abord Lopez était un assez triste personnage : voici à son sujet le témoignage d'un homme à l'honorabilité et à la droiture duquel chacun rend hommage, le général Woll :

J'étais président de la commission chargée de la révision des brevets de tous les généraux, chefs et officiers de l'armée mexicaine, lorsque ce Miguel Lopez se présenta ; et, sur sa demande de revalidation, je lui dis que je ne devais ni ne voulais reviser ses brevets, qu'il devait savoir pourquoi, et que je désirais qu'il ne m'obligeât pas à le dire ; la raison de ce refus était qu'ayant demandé des informations à l'état-major général, on m'avait fait savoir que Lopez, quelques années auparavant, avait trahi le gouvernement alors existant, avait déserté et passé à l'ennemi.

Lopez se tut et se retira atterré...

Il se rallia un des premiers à l'intervention française, à laquelle il rendit quelques services importants,

notamment lors du combat de San-Lorenzo. C'est lui qui guida le général Bazaine dans sa marche de nuit contre l'armée de Comonfort.

Maximilien, qui avait plus de bonté que de perspicacité, le combla de faveurs ; il eut même un moment la velléité de le nommer général. Mais il en fut empêché par une démarche de Mendez, qui, au nom de tous ses camarades, vint exposer à l'Empereur l'effet désastreux que produirait sur l'armée une pareille nomination. Lopez ne fut pas général. On peut juger s'il aimait ses compagnons d'armes après une telle aventure, et si son cœur, ulcéré du désir de se venger, aurait reculé devant la pensée de livrer des hommes qui lui avaient donné une marque si éclatante de leur mépris.

A mesure que le siège se poursuivait, il devenait de plus en plus certain qu'il se terminerait par une catastrophe. Toute ville investie est une ville prise, à moins qu'une armée du dehors ne vienne à son secours, et aucune armée ne venait. La reddition s'imposait donc, et Lopez ne devait pas être sans inquiétude sur le sort qui l'attendait. On n'avait pas oublié ses prouesses dans le combat de San-Lorenzo, et il y avait des chances pour que son grade élevé dans l'armée impériale attirât sur lui l'attention fâcheuse des vainqueurs.

Il n'avait qu'un moyen de sauver sa vie, c'était de livrer la place. Il semble bien d'après les dires des officiers libéraux, dires rapportés dans le récit de Schmidt, que Lopez n'attendit pas les derniers jours

pour se mettre en rapport avec Escobedo. En tout cas, il importe peu qu'il ait vu plusieurs fois le général ennemi ou qu'il n'ait eu avec lui qu'un seul entretien. De même, qu'il soit allé vers lui de sa propre initiative, ou qu'il ait été envoyé par Maximilien, chargé d'une mission quelconque, la question est oiseuse, car de deux choses l'une : ou sa mission aurait reçu un accueil favorable, et, dans cette hypothèse, l'Empereur en eût bénéficié comme lui, ou elle n'aurait pas abouti, et, dans ce cas, lui Lopez eût dû partager le sort de son souverain et de tous les autres officiers de l'armée impérialiste.

Il y a donc eu une entente particulière entre Lopez et Escobedo.

Sans cela, comment expliquerait-on que ce soit précisément quelques heures après leur entrevue que les soldats juaristes soient entrés dans la place sans rencontrer de résistance, par l'endroit même confié à la garde de Lopez ? Si, après un refus de capitulation, Lopez était rentré dans la place, toujours fidèle, toujours décidé à faire son devoir, il eût dû redoubler de vigilance, puisque, mieux que personne, il connaissait les dispositions de l'ennemi.

Enfin, dernier argument plus concluant encore que les autres, le colonel des dragons de l'Impératrice, le favori de l'Empereur, le Mexicain coupable d'avoir fait battre les Mexicains par l'armée française à San-Lorenzo, ne fut pas inquiété un seul instant. Tandis que les généraux étaient fusillés, que les officiers de tous grades étaient emmenés en captivité et soumis

aux plus durs traitements, Lopez ne s'enfuyait même pas : il se rendait tranquillement à Puebla, muni d'un sauf-conduit délivré par Escobedo !

Ces faits indiscutables parlent plus haut que tous les rapports et que tous les raisonnements. Ils attestent, ils prouvent la trahison de Lopez.

Peu profitable à lui-même, car, depuis, il a toujours vécu et vit misérable, elle n'a pas servi beaucoup à l'armée juariste. Peut-être a-t-elle avancé de quelques jours la reddition de Maximilien, mais Queretaro devait fatalement, et dans un bref délai, tomber au pouvoir des assiégeants.

En vain s'était-on flatté de voir revenir Marquez avec une armée de secours. Marquez avait peut-être d'autres desseins¹ ; en tout cas, Marquez ne revint pas.

Nous empruntons à une note manuscrite du colonel Becker le récit de ce qui se passa alors à Mexico et à Puebla.

ENVOI DU GÉNÉRAL MARQUEZ A MEXICO

« M. Larès, qui avait été laissé par l'Empereur comme son lieutenant à Mexico, manquait complètement

1. Consulter à ce sujet *Un Essai d'Empire au Mexique*, par E. MASSERAS. Il semble, d'après ce livre fort intéressant, que Marquez était de connivence avec Santa Anna et qu'il avait abandonné la cause de Maximilien en quittant Queretaro.

d'énergie ; la non arrivée des fonds en était une preuve parmi mille. Les nouvelles de Puebla inspiraient aussi de l'inquiétude. Plusieurs fois, Maximilien avait, dans ses conversations, insisté sur l'importance de la conservation de cette place à l'Empire, sans laquelle on était privé de toute communication avec l'extérieur et des ressources importantes de la douane de Vera-Cruz.

Le ministre des Finances, M. Campos, sur lequel l'Empereur avait recueilli des renseignements les moins favorables pendant son séjour à Queretaro, lui inspirait aussi une méfiance absolue.

Sous ces impressions, et après avoir soumis la question à la discussion du conseil des généraux à Queretaro, Maximilien décida de nommer le général Marquez lieutenant de l'Empire et le général Vidaurri ministre des Finances, et de les envoyer à Mexico pour assurer la sécurité de cette place et de ses communications avec Vera Cruz, ainsi que pour amener à Queretaro les ressources en hommes et en argent disponibles après avoir atteint les buts sus-indiqués.

Officiellement il était dit dans le décret de nomination du général Marquez que l'Empereur lui confiait pleins pouvoirs pour agir dans le bien de la cause. Quelles étaient ses intentions secrètes ? Y en avait-il de précises et par écrit ? Nous en doutons, car à cette époque l'Empereur avait une confiance aveugle dans le général Marquez ; en outre, le manque de nouvelles de la capitale et de Puebla rendait impossible de donner des instructions détaillées ; mais il fallait

laisser une marge très large à l'initiative du général chargé de cette mission de confiance.

Le 22 mars, à 11 heures et demie du soir, Marquez et Vidaurri partirent avec une escorte de 1 200 cavaliers par le sentier qui mène par Amameca, Villa del Carbon et la Colmena à Mexico. L'ennemi n'avait pas encore fermé l'investissement de la place de Queretaro, de sorte que toute notre colonne réussit à passer les lignes sans éveiller son attention. Seulement, à l'aube, il en fut informé et envoya toute sa cavalerie, environ 5 000 chevaux, à notre poursuite, en même temps que l'ordre fut expédié aux guerrillas qui se trouvaient dans la vallée de Mexico de nous barrer le chemin. Mais elles arrivèrent trop tard et furent culbutées avec des pertes sérieuses dans trois rencontres successives.

Le 27 au matin, le général Marquez fit son entrée à Mexico. Il y trouva de très mauvaises nouvelles du général Noriega, qui commandait à Puebla, qui annonçait ne pouvoir tenir que dix à douze jours, s'il ne recevait pas un convoi de vivres et surtout de munitions.

En vue de l'importance de la place de Puebla, le général Marquez, usant de la liberté d'action qu'il avait, prit sur lui d'aller lui-même au secours de cette place, y introduire le convoi après avoir fait lever le siège à Porfirio Diaz, au moins pour quelques jours, et ainsi en outre donner le temps à Noriega de faire entrer dans la ville les vivres qui pouvaient encore être ramassés dans les campagnes environnantes.